

Préface

Je suis un faux gay, un triste sire trop heureux pour le malheureux cercle vicieux d'un square où chacun tourne en rond dans un éternel set carré, croisant et entrecroisant les mêmes gens dans des endroits partiellement différents.

Je suis un gay *straight*, vieil habitué de ce milieu qui n'est pas le centre de ma vie. Je le côtoie, je le fréquente sans être aux abois, sans qu'il me hante.

Je suis un faux gay sans trompette, ni tapette, ni gali-pettes, sans fard, ni pétard, ni remords. Je suis aux hommes, solitaire et sans recherche. J'habite dans le *Village* sans qu'il m'habite. Ma paroisse et mon clocher n'abritent pas l'angoisse, mais l'amitié.

Je suis un homme à l'homme de ma vie.

Au fil de mes pérégrinations dans le *Village*, j'observe les gens et les choses. J'expose quelques réalités, je décompose mes envies, je compose mes rêves et j'explose mes lubies ou mes folies ou simplement la vie perçue à travers mes yeux d'homme libre, prisonnier de la vérité, subjective sans doute, mais objective aussi dans son innocente nudité.

Une chemise bleue

Une immobilité insolite, des doigts qui tripotent un verre glacé de bière chaleureuse, un soupir ténu mais assez fort pour être entendu, un coup d'œil à la dérobée, sournois et aguicheur, un sourire esquissé dédié à celui qui le captera, une toux malhabile et trop vigoureuse pour y croire, un regard vague mais pointu derrière ses lunettes, écran de son cinéma, une bouche qui soliloque un monologue de mime perdu, des fesses qui dansent d'impatience sur un tabouret sans ami, des jambes qui se croisent et se décroisent en espérant croire à quelques entrechats, un autre gémissement inaudible mais tonitruant d'ennui ; un buveur solitaire à la recherche d'une oreille, d'une voix, d'un autre esseulé pour partager son absence.

Et une chemise bleue royal comme un coup de pinceau magistral et éclatant dans le gris terne de cette soirée polaire qui gèle les os. Je la touche, je l'attouche et ma bouche accouche dans un souffle d'un mot qui l'effarouche, un peu sainte-nitouche mais sans doute homo sans minouches.

— Qu'est-ce là dit-il, les yeux agrandis d'une stupeur feinte et la peau en chair de poule.

— Oh là mon coco ! Je réponds. Ne monte pas sur tes ergots, ce n'est que moi qui crie cocorico.

— Mais, on ne se connaît pas, regimbe-t-il.

— Pas encore, mon poussin. Laisse-moi le temps d'une couvée et tu ne caquetteras pas ainsi.

Il reste muet. D'étonnement, d'émotion ou simplement atterré par ce joyeux con dément.

— Je me présente donc : je suis celui assis à côté de toi. Tu es celui assis près de moi. Tu es seul, moi aussi. Alors, faisons copain-copain et marchons ensemble sur le chemin de notre ébriété.

Sans le consulter, je paie une tournée et trinque à notre rencontre.

— Je m'appelle...

— Pas de nom. Juste des gestes.

— Comme quoi ?

— Comme cela.

Je lui prends une main menue dans une poigne de fer, l'approche de mon visage, la scrute comme si c'était un menu et passe ma commande.

— Comme entrée, une langue de porc marinée au vinaigre de nos inepties aigres-douces. Nous la salerons de nos salives et la poivrons de nos délires. Ensuite, tes doigts agiles déboutonneront ma chemise pendant que mes mains rapaces déchireront ton chandail. Ou vice-versa. Torses nus, tétines contre seins, nous colmaterons nos poitrines qui suintent. Tu strieras mon dos de méandres obscènes, je tapisserai le tien de graffitis osés. Mes quenottes se perdront dans ta culotte, s'empiffrant de tes fesses. Ta ceinture éclatera sous la pression et mon jean suivra le pas devant l'exubérance de tes attentes. Nous fortillerons un peu pour laisser choir nos pantalons et succomber aux ardeurs d'étalon de nos caleçons. Slip contre slip, nous mesurerons nos envies en un frottis qui fera jaillir nos verges brandies hors de leurs logis. Nous lacérerons ce reste de notre nudité ne gardant que nos bas. Le plancher sera froid sans doute. Tu glisseras ta cuisse, je glisserai ma cuisse, nous glisserons... Peu importe, nos jambes s'amalgameront en un nœud inextricable de chair. Nous chavirerons dans le lit, espérant ne pas le manquer, et là, nous basculerons dans une volupté sans nom qui se

nomme jouissance ou partie de cul sans nom. Je te... tu
me... on se...

Il est parti. Il a eu peur. Il a eu envie. Avec un autre ? Je
n'ai rien vu. Je parlais. Je rêvais.

Bleue royal, sa chemise. Très belle. Demain, j'en achè-
terai une.

Brève rencontre

Nous sommes assis, mon chum et moi, à siroter une bière au bar. Un inconnu s'immisce dans notre béatitude houblonneuse et nous agresse d'une question sublime à notre ego, troublant notre quiétude imperturbable au milieu d'une musique tonitruante et d'une cohue mouvante de frénésie :

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

— Depuis 12 ans.

Nous échangeons quelques civilités. Ils sont deux, dans la trentaine, couple jeune de cinq ans qui admire un vieux couple dans la cinquantaine, encore vert et toujours amoureux.

— Vous êtes beaux à voir.

Voilà un compliment qui me touche profondément parce qu'il provient de personnes totalement étrangères qui, d'un simple coup d'œil, ressentent le bien-être qui exsude de nous. Ils saluaient le bonheur comme on reconnaît sur la rue le facteur ou le policier ou l'électricien, tous revêtus de leurs uniformes qui les identifient et les distinguent.

Je n'ai pas la beauté de la jeunesse
Il a un corps qui fait mentir la vieillesse
J'ai l'âme d'un adolescent
Plein de rêves innocents
Il est l'enfant qui crie d'être grand
Il est grand de ses pleurs d'enfant

Je suis le vieux de ses jeunes années
Le passé édulcoré de ses passions anciennes
Je suis le vin nouveau pétillant de verdure
Qui le saoule d'amitié et de tendres ardeurs
Il est une religion sans péché
Je suis un pécheur sans contrition
Mes seules impuretés sont de l'aimer
Et je ne cherche même pas l'absolution
Nous sommes des prêtres sans soutane noire
Nous faisons l'amour et partageons le même ciboire

Ponctuation

Le point d'exclamation de sa queue me pose un point d'interrogation qui reste suspendu au point tréma de son désir, languissant en trois petits points qui s'évanouissent au bout de sa phrase tout en virgules. Et c'est là que ma cédille qui roupille se dresse en guillemets pour apostropher les parenthèses osant se glisser entre nos tirets.

Sera-ce là le point final à ce point-virgule m'entraînant dans des italiques érotiques aux accents graves de rêves aigus qui me perdent en grimaces circonflexes d'envies étoilées et pointillées de mille barres soulignées à l'encre du péché ?

Sans virgule, sans tréma, je m'exclame sur plein de points de suspension. Aurais-je un jour réponse à mes points d'interrogation ou passerais-je ma vie entre parenthèses, prisonnier de guillemets qui italiquent mes jours de graves accents et aiguisent mes nuits en des gestes circonflexes ?

L'amour est le point final à toutes ces ponctuations puisque sa syntaxe se résume à un éternel point d'exclamation !!!

Piercing

Je ne l'ai pas vu. Je l'ai deviné à travers ses paroles et sa camisole. Je ne l'ai pas touché, ni pincé, j'ai entendu son cri lorsque deux doigts frivoles ont osé d'une caresse folle triturer son aréole. Le sein droit de François souffrait, attaqué d'un geste tendre et désinvolte. Je pleurai, mêlant mes larmes silencieuses à ses grimaces voluptueuses. J'aurais aimé de mes mains câlines ou de ma bouche apaisante soutirer de sa poitrine la douleur de son anneau violé, enchaîné à sa tétine qui le torturait de si belle façon. Je n'ai pas osé. J'ai rêvé.

Et si malgré tout
J'étais fou
Si j'étais fou
Malgré vous
Fou de vous
Fou de tout
Fou de rien
Rien d'un fou
Vous pour rien
Vous pour fou
Et si j'étais sage
Malgré tout
Malgré vous
Si j'étais sage

Caissier-barman

Un après-midi, le soleil a dardé ses yeux et je fus ébloui, contemplant devant moi l'immensité bleue d'un océan calme.

Je naviguais sur son regard, bercé par la houle de ses paupières. Je glissais sur la cascade de ses pommettes, m'échouais, épave comblée, sur ses lèvres, havre de paix. Ancré à son sourire, j'attendais, immobile et impatient, que sa bouche coupe les amarres et m'engloutisse tout entier dans les profondeurs abyssales de son Atlantide.

Soudain, le soleil disparut, noyant mes songes marins. Mais, il était là, Pascal, vêtu de sa beauté juvénile, me transperçant de son regard océanique, Neptune trônant sur une mer de bières.

Quand je serai riche (dans une autre vie sans doute), c'est lui qui placera ma fortune et moi je déplacerai mon infortune d'un bar à l'autre, additionnant ses sourires sans intérêt, soustrayant mes rêves de dividendes à son capital inaccessible.